

## LES ORIGINAUX.

Parmi les originaux que n'ont pu oublier les hôtes de Vienne, à l'époque mémorable du congrès, figurait en première ligne un M. Aïdè. C'était un de ces cosmopolites auxquels beaucoup d'assurance tient lieu de recommandation et de généalogie. Son existence était un problème, sa fortune une énigme. Né à Smyrne, venu fort jeune en Autriche, son costume oriental et le titre de prince du Liban dont il s'affublait l'avaient d'abord fait remarquer. Hors du congrès, on le voyait partout; pas un salon, pas une réunion dont il ne fût l'hôte obligé: du reste, n'éprouvant aucune des affections du moment, vivant également bien dans tous les camps, entre tous les partis.

La manie de cet original était de se faire présenter. Un nouvel arrivant ouvrait-il son salon, son idée fixe était de trouver un introducteur. Souvent il s'adressait à des personnes qu'il connaissait à peine. Le prince de Ligne, dont il avait cent fois mis l'obligeance à contribution, s'impacienta enfin de ces présentations multipliées; et un jour que l'obstiné Grec revenait sans pudeur à la charge: "Je vous présente, dit-il, un homme très présenté et très peu présentable."

L'excellent prince disait que souvent il s'était repenti de ce qu'il appelait ce très mauvais bon mot. L'épigramme fut répétée, et mit M. Aïdè à une sorte de mode, sans le refroidir sur le chapitre des présentations. Quelque temps après le congrès, voyageant en Angleterre, les manières élégantes qu'il avait acquises dans la bonne compagnie où il avait été si souvent présenté, captivèrent aux eaux de Cheltenham une jeune personne fort riche, qu'il épousa. L'incertitude de son sort paraissait fixée, lorsque, pour un sujet frivole, une présentation, assurait-on, il se prit de querelle avec le marquis de B..., à un bal chez M. Hope. Un duel s'ensuivit; M. Aïdè fut tué sur la place.

Un autre original était un Anglais nommé Foneron. Longtemps banquier à Livourne, il y avait amassé une grande fortune et était venu vivre en Autriche. Aussi bossu qu'Eusope et aussi prévoyant que le Phrygien, il avait calculé les inconvénients d'une union avec une femme à la taille de Circassienne. Il avait donc cherché et trouvé une jeune fille d'une figure ravissante, mais plus contrefaite encore que lui-même. Il offrit sa main: elle fut acceptée, car la jeune personne était pauvre.

Jamais couple ne fut plus bizarrement assorti. Mais pourtant on a de l'indulgence pour les amphitryons. Or, malgré les bicards sur sa taille et celle de sa compagne, M. Foneron mettait sa gloire et son bonheur à donner, lors du congrès, les plus somptueux dîners et recruter partout des convives. Il est peu d'étrangers qui, admis à cette table, n'aient gardé le souvenir des repas du vendredi et des beefsteacks classiques qu'on y servait. On eût pu nommer M. Foneron le cuisinier du congrès. Dans cette foule de prétendants, de solliciteurs, de réclameurs, il ne demandait ni indemnités, ni titres, ni cordons. Ses titres, ses cordons, étaient ses dîners. Son unique ambition eût été de présider le Beefsteak's-Club, à Londres.

A Pune de ces réceptions, j'avais rencontré M. Ank..., juif littéralement cousu d'or. Il en avait énormément: mais sa réputation d'avarice égalait sa réputation d'opulence. Il lui prit fantaisie d'inviter à dîner. Curieux de voir s'il était vrai que rien n'est plus fastueux qu'un avaro, j'acceptai.

Son appartement avait quelque chose de cette exigüité propre qui pénètre et glace. Peu de feu, pas de tapis, quelques meubles rares et usés. Le déjeuner fut à l'avenant. Pour me contraindre sans doute à faire pénitence de tous les festins dont on était saturé, il m'offrit uniquement un peu d'eau noire qu'il appela du chocolat. Quand j'eus avalé courageusement ce broiet lacédémonien, il se mit à me montrer ses richesses artistiques. M. Ank... était un numismate. Il avait une des plus riches collections de médailles qui fût à Vienne, rivalisant avec celle si célèbre du comte de Witzay. Il me fit voir ensuite quelques tableaux, puis un vrai fouillis de brio-à-brac qu'il réunissait moins par amour de l'art que dans une idée de lucre: car il mettait à toutes ces vieilleries une valeur follement exagérée.

J'avais accepté le chocolat, je l'avais bu, je continuai donc à avaler le calice. Quand il m'eut tout montré, il tira d'une armoire en fer un carton rempli entièrement d'effets à ordre, de lettres de change, de billets de caisse. Il y en avait pour une somme immense.

— Là-dedans, me dit-il, ne sont pas des titres en parchemin, ni des blasons écussonnés, mais des lettres de noblesse qui font pâlir toutes les aristocraties, et qui ne dérogent jamais. Là, point de mésalliance, point de tache. L'or, depuis que sa première parcelle a été épurée par le feu, est la seule généalogie toujours pure, toujours fière, toujours brillante. Trouvez-vous une noblesse qui lutte de quartiers et d'hommages avec celle-là, je me prosterne devant elle.

Et il caressait ses billets, il en agitait les feuillets de manière à me prouver quel était l'énorme total de cette noblesse à échéance et de ce blason au porteur. J'eus assez, comme on le pense bien, de l'homme, de son déjeuner et de sa morale. Je le quittai, me promettant bien de ne plus le revoir.

Un autre Anglais, qui disputait alors à M. Foneron l'honneur de traiter les étrangers et ses compatriotes, était M. Raily. Grâce à sa prodigieuse dépense, il devait, disait-on, l'emporter bien ôt sur l'exquise confortabilité des "family dinners" du vendredi de son rival. Peu soucieux d'augmenter le nombre de ses convives, j'avais négligé toutes les occasions de me procurer des invitations dont il n'était pas avare.

Un observateur doit tout voir, tout connaître, me disait un jour Griffith. M. Raily, ainsi que plusieurs originaux, figurera un jour très bien dans tes souvenirs, au moins par le mérite de la variété. Viens....., je ne doute pas qu'il ne nous invite, ne fût-ce que par ostentation. Je me laissai entraîner.

M. Raily avait établi sa résidence temporaire dans un magnifique hôtel du comte de Rosenberg: il nous reçut avec cette politesse affectée commune aux hommes qui ne sont pas affables par une habitude constante de mœurs. Il mit une extrême importance à nous parler de sa maison, de ses meubles, de ses équipages, de ses domestiques. Passant à ses dîners, il énuméra les altesses, les généraux, les hommes célèbres qu'il y invitait, et finit par nous dire, ainsi que Griffith l'avait prévu:—Si vous vouliez bien, Messieurs, excuser une trop courte invitation, je vous prierais de me faire l'honneur de dîner chez moi aujourd'hui avec les princes héréditaires de Bavière et de Wurtemberg, le grand-duc de Bade, l'amiral Sidney Smith, plusieurs ambassadeurs, plusieurs chargés d'affaires, et d'autres personnes de distinction qui sont sans doute de votre connaissance.

Certains que le tableau de cette réunion serait piquant, Griffith se hâta d'accepter, et nous laissâmes l'heureux maître de maison vaquer aux apprêts de son banquet sérénissime.

A six heures, nous étions introduits de nouveau dans ses magnifiques appartements. Bientôt après on annonça le dîner. La table était dressée dans une longue galerie, au bout de laquelle s'élevait, en gradins, un buffet à la mode anglaise. L'argenterie, le vermeil, les cristaux, disposés en profusion par étages, témoignaient plutôt de l'opulence compacte que du goût délicat. L'amphytrion, tout radieux, fit mettre à sa droite le prince royal de Bavière et le prince de Wurtemberg à sa gauche; puis altesse, généraux, ambassadeurs, se placèrent comme ils le jugèrent bon. Un heureux hasard me fit associer à côté de l'amiral sir Sidney Smith: sa conversation intéressante, où se retraçaient tous les faits dont il avait été témoin depuis vingt-cinq ans, venait fort à propos pour rompre la monotonie du banquet.

Il était difficile d'imaginer un repas plus somptueux: cependant, malgré l'abondance et la recherche des mets, la finesse des vins, la profusion de tout, les heures paraissaient lentes et les convives impatients d'en finir. Personne n'avait pris la tâche d'animer ou de généraliser la conversation. La plupart de ces personnages éminents, que l'importance ou la curiosité avaient réunis autour de cette table, semblaient gênés dans leur position. Quant à M. Raily, il paraissait persuadé qu'un repas auquel assistaient presque exclusivement des princes, des diplomates, des grands seigneurs, devait être nécessairement la chose la plus réjouissante du monde.

Suite et fin au prochain numéro.

LA SAINTE ROBE de N. S. J.-C., Recherches religieuses et historiques sur cette relique et sur le pèlerinage d'Argenteuil, par L. F. Guérin. 1 vol. in-18 de 400 pages. Paris, Canel, libraire, rue Cassin, 20. Prix, 1 fr. 50.

L'auteur de ce livre est connu par plusieurs ouvrages religieux. Il se livre, dans celui-ci, à des recherches historiques sur la robe sans couture du divin Sauveur, et joint à ses nombreuses explorations dans le domaine de l'archéologie agiologique beaucoup de réflexions pieuses. Ce livre a donc un double but, celui de satisfaire une louable curiosité sur cette précieuse relique, conservée par l'église d'Argenteuil, et celui de nourrir la piété par des effusions qui ont leur source dans une foi tendre et sincère.

Si l'on l'auteur, la robe que la sainte Vierge fit elle-même pour son divin Fils, a été donnée à Charlemagne par l'impératrice Irène. Par suite de diverses révolutions, cette relique fut cachée et ne fut tirée de l'oubli qu'en 1156. La révolution qui éclata en France, à la fin du 18<sup>e</sup> siècle, fut trompée dans ses fureurs contre les choses saintes, et la robe fut de nouveau exhumée en vertu d'une ordonnance de l'évêque de Versailles, datée du 18 mai 1804. On voit que nous touchons seulement les phases qu'a subies ce sacré dépôt. Le livre présente des détails très curieux et très édifiants.

Nous aurions pu tout désiré que M. Guérin discutât plus longuement le fait de la Robe ou Tunique vénérée de temps immémorial dans la basilique patriarcale de Saint-Jean-de-Latran, à Rome. Jean Diacre, écrivain des